

La mort rouge et noire

Une vision de Monte Carlo



Par H. Havelock Ettrick

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle a été initialement publiée sous le titre *The Red and Black Death, A vision of Monte-Carlo* (**The English illustrated magazine**. Vol 21. - 1899)

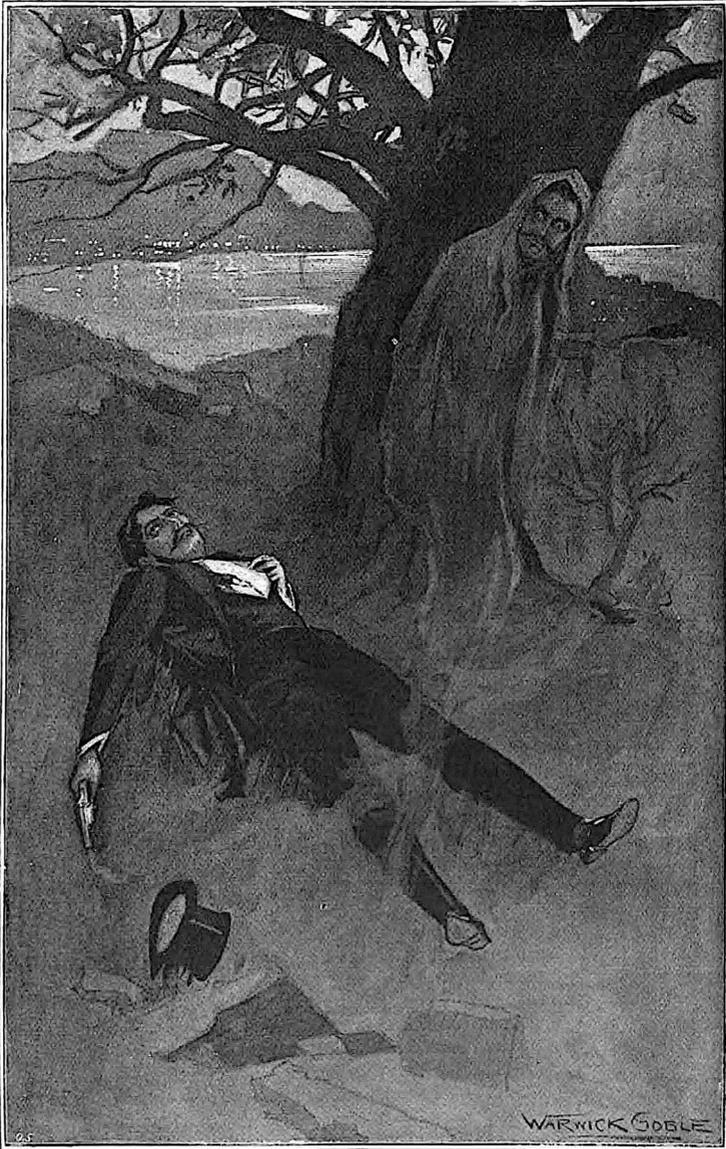
© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

J'étais mort... j'en étais certain ! La main qui tenait le revolver n'avait ni tremblé ni faibli. Je me souviens d'un éclair de lumière aveuglante, d'un coup engourdissant, et puis... le silence ! Il me sembla qu'après un intervalle, ma conscience revint, et je me levai.

Sur le sol, étendu sous l'olivier noueux, avec la lumière froide de la Lune filtrant à travers les branches superposées et brillant sur le visage pâle, gisait mon corps. La main droite tenait encore le revolver, les cheveux noirs et bouclés étaient emmêlés de sang, les yeux fixaient le ciel d'un regard fixe et aveugle. Le manteau était tombé, laissant voir le devant de la chemise, éclaboussé d'une tache rougeâtre, le clou de diamant étincelait aussi vivement au clair de lune que sous l'éclat de la lumière électrique une heure auparavant. Oui, il n'y avait aucun doute là-dessus. J'avais franchi le redoutable portail. J'avais moi-même arraché les portes devant lesquelles l'humanité se tient debout, frémissante, dans une attente effrayante. Pour le monde, j'étais mort, j'étais un suicidé, et donc hors de portée de la prière. Un paria, jugé indigne d'une sépulture chrétienne. Je suis resté debout et j'ai regardé le corps qui gisait si immobile, si horriblement immobile, à mes pieds. Il y a une heure, il

avait été le centre d'une foule excitée dans les salles de jeu. La semaine dernière, j'avais joué sauvagement, et les derniers milliers de dollars que je possédais m'avaient glissé entre les doigts comme du sable. Ce soir, j'ai joué mes dernières cent livres : j'ai joué avec audace, comme quelqu'un qui va arracher la fortune par la force à la déesse du hasard. J'étais persuadé que la chance devait tourner, et qu'elle finirait par me revenir. J'ai donc joué comme un possédé, ne voyant que les cartes devant moi, n'entendant que la voix du croupier.

Les derniers billets et la dernière poignée d'or avaient été versés sur le rouge... toujours le rouge... le rouge était gravé dans mon cerveau même... les cartes étaient lues dans un silence étouffant... la voix monotone commença, « Rien ne va plus, Messieurs - sept - neuf - rouge perd - et le couleur, » et le râteau affamé emporta mon dernier napoléon ! Je me suis retourné rapidement et j'ai lu par moi-même . Oui, les cartes accablantes étaient là, et il est vrai que le rouge avait perdu, et pour la huitième fois de suite. Les spectateurs m'avaient murmuré de jouer sur le noir, de ne pas aller à l'encontre de la course, et autres sages conseils de ce genre : mais pour moi, le rouge, et seulement le rouge, était attrayante, et je le jouais, même s'il était synonyme de ruine !



I was dead of that I was certain.

Je repoussai ma chaise et me levai, la foule s'écartant de part et d'autre pour me laisser passer. Des murmures de « Il a perdu des milliers ! » « Ruiné ! » Mais je n'y ai pas prêté attention. J'ai quitté les salles, en apparence assez calmement. J'ai traversé la *Place* et, m'asseyant à l'une des petites tables du *Café de Paris*, j'ai commandé, bu et payé un verre de cognac, puis, traversant les charmants jardins, j'ai gravi la colline qui s'élève brusquement derrière Monte-Carlo, et je me suis dirigé résolument vers les oliviers qui recouvrent le flanc de la montagne. Je savais ce que j'avais en tête. Je l'avais planifié la veille, et j'avais même choisi l'endroit qui devait être le témoin de ma fuite de la ruine et de la honte. Je m'étais accroché avec la ténacité d'un joueur né à l'idée que je devrais récupérer mes pertes aux tables de jeu, et je n'avais jamais vraiment réalisé que la nécessité de gravir la colline en compagnie de mon revolver se présenterait un jour, mais... j'avais choisi l'endroit. J'ai sorti le revolver de son étui. Je jetai un dernier et long regard sur la scène qui s'offrait à moi. Le grand Casino avec ses myriades de lumières, l'étendue du jardin avec ses palmiers ondulants et ses masses de feuillage tropical . Au-delà, la Méditerranée scintillante au clair de lune. Le son de la musique me parvenait, l'orchestre hongrois jouait le rêveur « Loin de Bal » à

l'extérieur du *Café de Paris*, où des groupes de fainéants étaient assis, profitant de l'air chaud et doux de la nuit du Sud. Ah moi ! la dernière fois que j'avais entendu ce délicieux morceau de pure mélodie ! La vision d'un beau visage de jeune fille, d'une paire de bras doux autour de mon cou, le souvenir d'un aveu chuchoté d'un amour de jeune fille... ah non ! laissez-moi oublier, et faire ce que je suis venu faire ici. Une autre vision s'impose à mes yeux fatigués... une vieille femme aux cheveux argentés, sûrement la mère la plus pure qui ait jamais béni un fils entêté... les yeux me regardent avec reproche, et sa main voudrait arracher le revolver de ma main . Mais non, ce n'est pas possible ! Laissez-moi en finir, et vite. Je lève la main - un trait - une seconde terrible de réalisation que j'avais fait une erreur terrible, irréparable, un moment d'engourdissement et d'impuissance, et... je me tiens à côté de mon ancien moi.

Jetant un regard effrayé autour de moi, car je craignais que le bruit du pistolet n'ait déjà attiré l'attention de la police toujours vigilante, je me suis détourné, laissant mon corps comme on laisse un compagnon fatigué, à la hâte et sans regarder en arrière. La police ne tarderait pas à le trouver et à le porter à la préfecture de Monaco, où il serait photographié.

Le jour précédent, j'avais eu la curiosité morbide de me rendre à la préfecture et j'avais demandé à voir les photographies des suicidés qui sont toujours conservées à des fins d'identification. J'avais dit que je cherchais un ami disparu. Les visages me hantaient depuis lors. Le regard que tous portaient m'avait dégrisé un instant : c'était l'expression de l'horreur, celle d'avoir découvert trop tard leur terrible erreur. Mon visage, lui aussi, porterait-il ce regard hanté lorsque mon corps serait retrouvé ?

Mon âme sombre et dévêtue descendit la colline, traversa les jardins, et je me retrouvai face au Casino.

C'était presque l'heure de la fermeture lorsque je l'avais quitté pour la dernière fois, et je vis que maintenant les portes se refermaient pour la nuit. Le flot des joueurs et des spectateurs avait fondu.

J'ai franchi les immenses portes vitrées et me suis retrouvé dans l'atrium. La salle était vide, à l'exception de quelques officiels. L'air était lourd de la fumée du tabac et du parfum des fleurs. J'étais invisible, je le savais, mais j'évitais instinctivement les quelques personnes que l'on pouvait encore voir. Je fus saisi d'une envie folle de retourner dans les salles de jeu, de revoir tous les actes de cette tragédie qui m'avait coûté la

vie.

Je trouvai les portes ouvertes, les habituels gardiens en manteau noir ayant quitté leur poste. Les salles étaient presque obscures, les lustres électriques éteints, seules quelques lampes fades éclairaient l'immense endroit, et on les éteignait maintenant une à une. Les tables étaient enveloppées dans des couvertures vertes miteuses, les râteliers des croupiers reposaient côte à côte sur le dessus. Les pièces avaient un aspect bizarre. Sur le sol jonchaient des morceaux de papier, des fragments de gants déchirés, des fleurs fanées écrasées par les pieds qui passaient. L'atmosphère était chaude et fétide, l'air épuisé laissé par une foule déferlante de douze heures.

Je me glissai dans un coin, observant les lampistes qui éteignaient les dernières lumières : un fonctionnaire, muni de sa lanterne, parcourut la longue suite de pièces pour s'assurer que tout était en ordre, puis les grandes portes se refermèrent avec fracas, et je fus seul.

J'ai traversé la salle mauresque bien connue, puis la suivante, et je me suis retrouvé dans la grande salle consacrée au jeu de Trente et Quarante, la forme de jeu qui se joue uniquement avec de l'or et des billets.

Ici, la même litière et la même poussière

étaient visibles, résultat d'une longue journée de travail, car nous étions en janvier et la saison était à son apogée. En m'approchant des grandes fenêtres orientales, j'ai contemplé ce qui est considéré par beaucoup comme la plus belle vue d'Europe. Les jardins du Casino, avec leurs masses de fleurs soigneusement entretenues, les palmiers plumeux, la cascade qui faisait jaillir une myriade de gouttes de cristal en éclaboussant le clair de lune, s'étendaient juste en dessous de moi. Au-delà, les montagnes sombres s'élevaient presque précipitamment de la mer, leurs fronts couronnés de neige scintillante, leur base perdue dans les jardins luxuriants des villas qui bordaient le rivage.

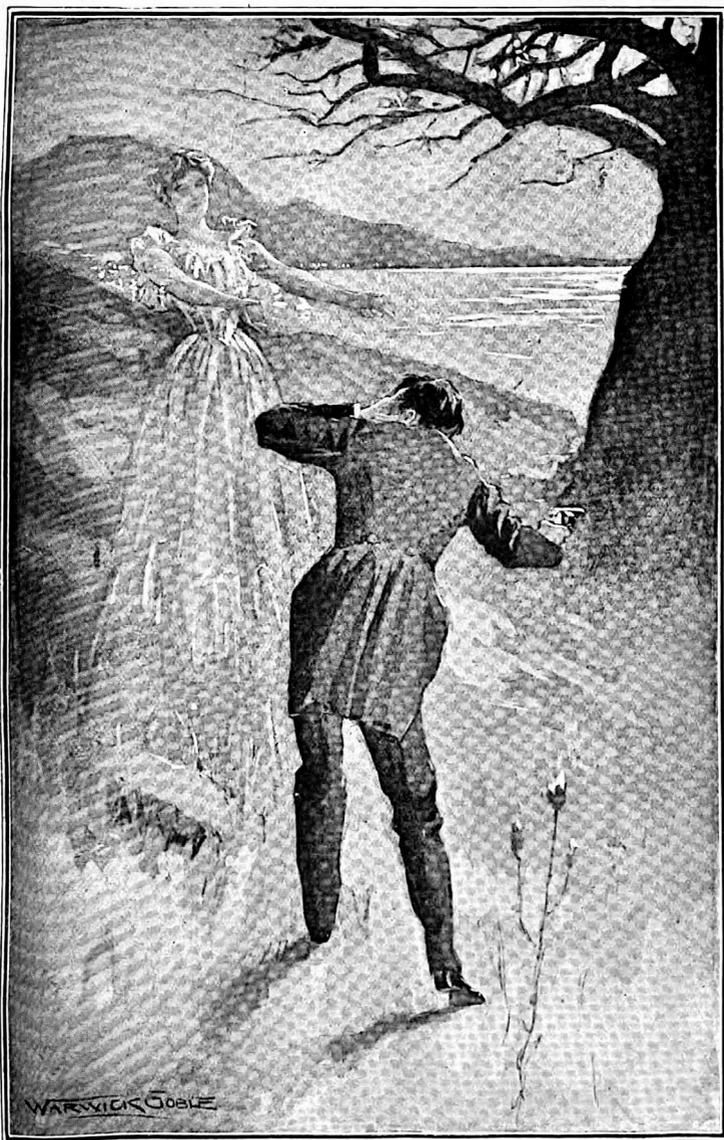
La longue et basse péninsule du Cap Martin s'étendait, couverte de pins, dans une mer presque aussi bleue que le jour, sous la lumière claire de la lune.

Je me suis détourné de la fenêtre et j'ai fait face à la table à laquelle j'avais joué une heure auparavant. À mes pieds gisaient les cartes déchirées sur lesquelles j'avais piqué la séquence de couleurs lue par le croupier, et que j'avais jetées avec un juron en me levant de mon siège. Je me suis souvenu qu'il y avait eu une ruée vers mon siège vacant, la superstition parmi les joueurs étant que le siège d'un joueur ruiné porte chance à son

prochain occupant. J'avais ri en voyant la lutte, et je m'étais demandé si le manteau de ma honte et de mon déshonneur, que la perte de ma fortune signifiait pour moi et les miens, descendrait sur le pauvre fou qui s'était assuré la place convoitée !

Le silence intense de la salle m'oppressait . J'entendais le pas régulier du gardien de nuit qui patrouillait sur la terrasse, le cri lointain de l'express nocturne frappait l'air calme, les vagues clapotaient doucement sur la plage en contrebas, mais les salles étaient aussi silencieuses qu'une voûte. Le clair de lune traversait les fenêtres grillagées, formant des images fantastiques sur le parquet poli, et faisant apparaître les figures peintes à fresque sur les murs plus vraies que nature.

À droite et à gauche de moi, les chaises étaient occupées par des joueurs, les croupiers étaient à leur place, les cartes étaient prêtes à être coupées, les longs rouleaux d'or, les paquets de billets de banque étaient à leur place habituelle. Il me semblait reconnaître les joueurs, et je remarquai avec un sursaut de malaise que devant chaque homme était posé sur la toile verte un ticket numéroté, qui rappelait en quelque sorte un souvenir désagréable, mais dont je ne pouvais déterminer la nature exacte. Derrière



Ah no! let me forget, and do what I came up here to do.

chaque joueur, il semblait y avoir un groupe de veilleurs de l'ombre, silencieux comme la mort, mais observateurs. La chaise que j'avais occupée était seule vacante, mais le joueur absent était manifestement attendu, car un ticket portant le numéro « 23 » était épinglé sur le tissu qui lui faisait face. Pendant un certain temps, j'ai regardé, sans être surpris par le jeu de minuit qui se jouait à la lumière vacillante de la lune, mais tout à coup, un frisson d'horreur indicible m'a envahi, car j'ai reconnu l'un après l'autre dans les visages des joueurs les originaux des photographies que j'avais vues la veille à la préfecture, les photographies des suicidés de Monte-Carlo. Le numéro couché sur le tissu face à chaque joueur était le même que celui peint sur le tableau au-dessus de sa tombe dans le cimetière de Monaco, aucune croix n'étant autorisée à projeter son ombre sur ce lieu non sanctifié. Quel était ce numéro en face de ma chaise ? Était-il le mien ? Devais-je occuper la place vacante à côté de la tombe marquée du numéro 22 ?

Alors que je restais irrésolu, désireux de m'envoler de cette table hantée, les joueurs se sont soudain tournés vers moi, me faisant silencieusement signe, les mains tendues, de prendre ma place. Je ne pouvais pas résister, et avec un frisson, j'ai pris la chaise vacante et regardé autour de moi mes frères dans la

mort. Les croupiers eux-mêmes étaient des hommes morts, car j'en reconnaissais un, dont j'avais entendu dire qu'il était devenu fou à cause de l'éternelle monotonie de son travail et du spectacle quotidien de la misère et du désespoir humains. Lui aussi s'était donné la mort.

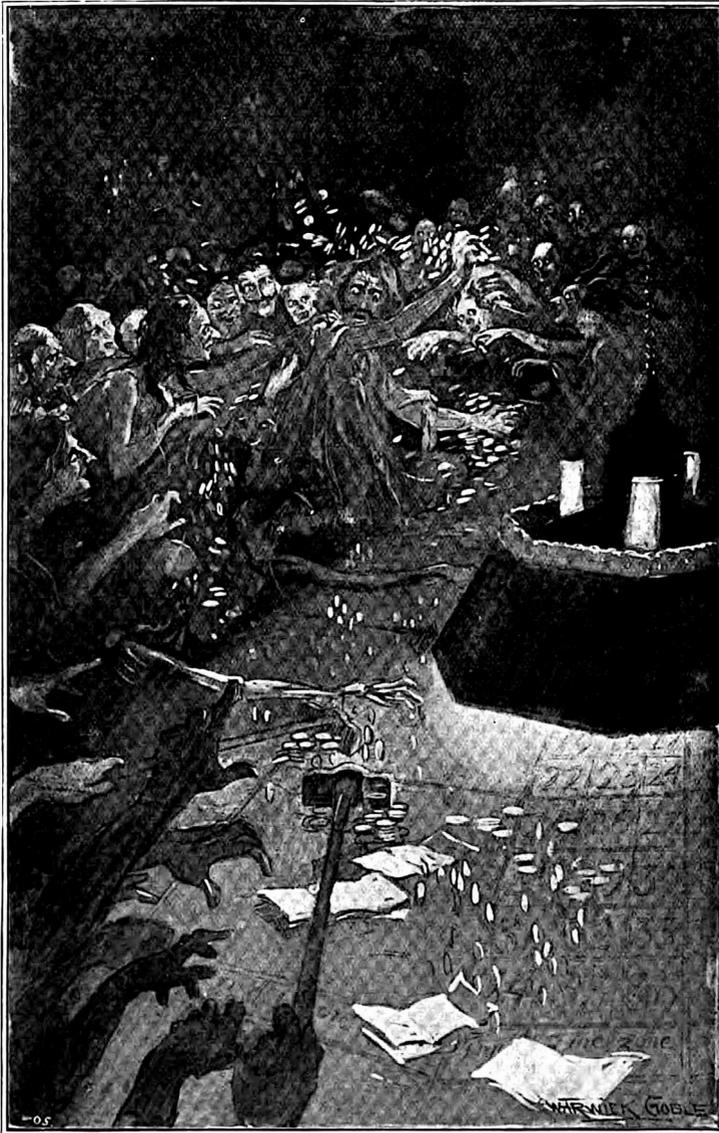
Les lampes qui pendaient du plafond par des chaînes massives jetaient une lumière étrange sur la table, jetant - comme des bougies de cadavre à la flamme verte - un éclat sur les visages déformés et passionnés des joueurs.

L'horrible jeu recommençait, les cartes étaient distribuées, les mises étaient faites, l'argent était versé, chacun était concentré sur son propre jeu, sans se soucier du fait que, dès que cet or fantôme lui était versé, il disparaissait. Jouons comme nous voulons, les piles de billets et d'or disparaissaient toujours, les mains maigres et griffues s'agrippaient aux pièces qui leur échappaient toujours, et cherchaient à les retenir.

Derrière la chaise de chaque homme se tenaient les observateurs, et je savais qu'ils étaient ceux - les épouses, les mères et les sœurs - dont la ruine avait été causée par la passion des joueurs, et laissés seuls à lutter pour leur pain quotidien dans un monde cruel.

J'avais peur de tourner la tête, car je savais que ma mère aux cheveux blancs serait là, et qu'elle ne serait pas seule : la silhouette légère et fluette, vêtue du blanc le plus pur, dont j'avais redouté la vision avant le coup de feu fatal, serait à ses côtés, regardant avec reproche son lâche amant !

Le jeu était silencieux : l'or ne faisait pas de bruit, les râteaux avides ne faisaient pas de bruit lorsqu'ils tiraient les gains de la banque. Les joueurs bizarres levaient de temps en temps les bras en l'air et maudissaient, avec des grimaces hideuses, mais des lèvres muettes, l'or qui leur glissait entre les doigts. Le jeu devenait plus rapide, les croupiers ne restaient plus impassibles, comme dans la vie . Mais, lançant leurs râteaux parmi les masses d'or entassées, et les dispersant sur le sol, ils riaient avec une dérision diabolique du désespoir des joueurs. Les joueurs se jetaient avec une fureur folle sur les pièces, et s'efforçaient de cette façon de s'emparer de l'infâme substance qui avait été leur ruine. J'ai lutté pour me lever de mon siège, mais je suis resté sous le charme. C'était bien l'enfer, l'enfer des joueurs ! Nous étions condamnés à jouer la même scène horrible, nuit après nuit, nous hantions l'endroit auquel nos âmes étaient enchaînées . Année après année, nos visages brillaient d'une lumière livide sous les lampes vertes



"Take the gold, take the cursed thing! I will none of it!"

des fantômes, et nous nous débattions, nous nous battions et nous délirions dans notre soif d'or. Un désespoir effrayant s'installa en moi, mes lèvres étaient desséchées, mais je tremblais dans une sueur de terreur ! Je me jetai en travers de la table, j'enfouis mon visage dans mes mains et je priai. « Ah, mon Dieu, épargnez-moi cette horreur ! » m'écriai-je. « Rendez-moi la vie, et j'expierai ! » Je levai la tête et vis que les joueurs me regardaient, leurs mains griffues dirigées vers moi, leurs lèvres bafouillées qui se moquaient de moi, leurs yeux désespérés qui brillaient de la lumière de leur enfer.

Je me suis levé d'un bond, j'ai saisi l'or qui se trouvait devant moi et je l'ai jeté sur eux, en criant de mes lèvres muettes : « Prenez l'or, prenez ce maudit carreau ! Je n'en veux pas ! Je ne vendrai plus mon âme ! »

Avec une ruée sauvage et silencieuse, l'équipage diabolique était sur moi, et je me suis battu pour ce que je savais maintenant être plus précieux que mon corps. Je sentis les mains moites sur ma gorge, et les déchirai sauvagement. Je suis tombé - bas - et encore plus bas dans les profondeurs !

×××××

Je savais que si je me rendais une fois, le redoutable Maître de cette saturnale me réclamerait pour lui, et je hurlais à haute voix

dans mon tourment d'âme. La pression sur ma gorge devenait de plus en plus forte . Je voyais des flammes de feu danser devant mes yeux tandis que je descendais de plus en plus bas avec un élan croissant, comme porté par des ailes de démons. J'ai lancé un dernier cri de désespoir pour demander de l'aide, bien que je ne sache pas de qui l'attendre, et j'ai perdu toute conscience.

×××××

— Il va s'en sortir maintenant, la fièvre passe. Le sommeil et des soins attentifs seront les seuls médicaments nécessaires . Il s'en est fallu de peu, mais...

J'ai ouvert les yeux. J'étais allongé dans une pièce fraîche et parfumée, dans laquelle pénétraient les chants des oiseaux et le lavage des ondes.

Une main fraîche était posée sur ma tête, une voix basse et calme disait :

— Cette dernière résolution de votre part était la remarque la plus sage que vous ayez faite depuis quelques jours, jeune homme, et vous ferez bien de vous en souvenir ! Vous avez été presque au-delà de la capacité de vous souvenir, encore un quart de pouce, et vous...

Le visage aimable du docteur a terminé sa phrase.

Je n'ai pas répondu. J'étais trop faible pour cela.

Je sentis mes deux mains saisies, et tournant ma tête aussi bien que je le pouvais pour les bandages qui l'entouraient, je rencontrai les yeux de ma mère chérie, et sentis son baiser d'amour et de pardon sur mes lèvres. Et, comme dans une autre vision, elle n'était pas seule. En un instant, les doux bras qui m'avaient enlacé, ah ! cela me semblait si loin maintenant, m'entouraient à nouveau, et le silence n'était rompu que par le bruit des sanglots de joie d'une femme.

Et si ça vous tente, le recueil est disponible sur [lulu.com](https://www.lulu.com)

